

sant ses yeux pour nous regarder. Il avait l'air madré.

— Vous êtes *sarjane Ali* ? demanda-t-il gravement à mon père.

— Oui, c'est moi, Monsieur, sergent *Ali*.

— Je vous ai vu tout à l'heure descendre du camion, ajouta-t-il en rajustant sa casquette de gardien.

— *Monajoudane*³⁰ m'avait donné la consigne de vous loger provisoirement dans ce bâtiment, voulez-vous visiter les lieux avant de vous y installer ?

— Volontiers, Monsieur.

Mon père me tint par la main et nous entrâmes dans l'enceinte.

Le gardien poussait la porte cochère dans un crissement affreux, quand soudain un tintamarre d'aboiements, de jappements et de grognements nous assena les oreilles. Le gardien nous rasséra et nous montra du doigt l'alcôve où nous allions passer le reste de la nuit. C'était une niche, une vraie niche de chien puisque l'enceinte était réservée aux canins. « C'est en quelque sorte une maison de retraite pour les chiens », nous relata le concierge. Il apostropha : « Et si ces canins ne

30 Mon adjudant.

trouvent pas de famille d'accueil, ils les ramènent chez nous. »

Mon père hochait continuellement sa tête sans rien dire.

Le concierge continua.

— Ces bêtes appartenaient toutes à la police, à la gendarmerie ou à la douane et à tout autre système militaire, c'est ce qu'on appelle dans le jargon des forces armées « la brigade canine ». Cette bâtisse, ajouta le concierge aviné, est destinée à recevoir les canins arrivés à l'âge de la retraite, surtout des bergers belges, allemands qui ont servi dans différentes disciplines. Parmi les occupants du site, on y trouve des canins gradés, des sergents, comme le sergent *Enzo*, des adjudants et même des capitaines comme le chien Scott.

Mon père grimaça un sourire narquois envers le concierge pour exprimer son admiration, et dans son for intérieur son désarroi.

Le bâtiment était divisé en stalles – une cinquantaine environ – pour isoler les chiens les uns des autres. Des bottes de paille jonchaient les lieux, elles servaient de litière. « Votre stalle est au coin », dit le concierge à mon père, d'un air mêlé d'ironie et de sérieux, et il ajouta en lissant le devant de son gilet : « À côté du sergent *Enzo*. »

Le couple avait également une petite fille de mon âge, dont le prénom reste encore lithographié dans ma mémoire. Elle s'appelait *Rabia*. Elle avait les cheveux châtain bouclés qui auréolaient un visage irradiant une sublime beauté. Tout le monde la connaissait dans la caserne. C'est avec elle que j'ai ressenti l'éveil de mes pulsions, de la poussée de ma libido, de mon fantasme en jouant les mariés.

Par une journée d'été, où le soleil atteignait son paroxysme et nos parents faisaient la sieste, nous nous introduisîmes – *Rabia* et moi – dans la cave qui servait de remise, espérant trouver un lieu privilégié pour notre première activité, avec le risque nul de nous faire surprendre. En plein labeur, nous fûmes pris en flagrant délit par une personne demeurant toujours inconnue, qui ouvrit la porte et déclencha l'interrupteur. Nous fûmes éblouis par l'intensité de la lumière, la personne referma la porte et battit en retraite. Peu après notre descente dans le salon, faisant mine de rien, mon père vint me tapoter l'épaule, compliment ou geste diffamatoire ? Pour moi, ce qui n'était pas dénoncé était clairement suggéré.

Seulement quelques mois après notre séjour, *Rabia* perdit la vie, fauchée brutalement par un camion militaire. Sa disparition brutale et absurde

me marqua pour la vie. J'étais particulièrement choqué. Pour moi, *Rabia* était rappelée à Dieu, tout simplement. Ce que je n'assimilais toujours pas avec mon âge de cinq ans était le fait que la mort pouvait s'attaquer également à des petits enfants, je pensais que seuls les papis et les mamies pouvaient disparaître. Je trouvais la fin de *Rabia* contre nature. À l'instar des anges, elle serait prédestinée au paradis, *Incha Allah*.

Les parents de la défunte auraient perdu la raison sans l'appui et le soutien de tout le corps militaire de la ville de Fès. Les drapeaux de toutes les casernes étaient en berne. L'événement avait marqué toute la ville. Ces funérailles ont suscité beaucoup d'émoi et de chagrin. Que Dieu l'installe dans l'immensité de ses verts paradis, et la prenne dans son infinie mansuétude.

Ainsi, le temps ravala par ses agents, les jours, les semaines, les mois puis les ans, tous les événements chieurs, qu'ils soient ou non plaisants, en ensevelissant dans la soutane de l'oubli, contraignant le cheminement de la vie à reprendre alors petit à petit la tortille habituelle.

Les parents de *Rabia* (appelons-les *Driss* et *Halima*) dépassèrent lentement leurs traumatismes, palliant au fur et à mesure leurs afflictions, cette